HENRIK IBSEN

HEDDA GABLER

Traduction française de
Maurice Prozor

Répertoire Nordique

EDITIONS DU BRIGADIER

La belle et fière Hedda, la fille du général Gabler, a épousé par dépit Jørgen Tesman, un universitaire attentionné, mais sans envergure. Elle s'ennuie, quand elle voit revenir dans sa ville Thea, une ancienne camarade de pension, devenue la muse d'Eilert Løvborg, un homme dont Hedda était secrètement proche avant son mariage...

Hedda Gabler brosse le portrait tragique d'une jeune femme éprise de pouvoir et de grandeur qui, incapable de supporter la laideur et la médiocrité de sa vie, en devient terrible, cruelle et destructrice, y compris pour elle-même.

Cette pièce a été créée le 31 janvier 1891 au *Residenztheater* de Munich. La première adaptation française eut lieu au théâtre du Vaudeville le 17 décembre 1891.

Henrik Ibsen (1828-1906) est un dramaturge norvégien aussi connu pour les grandes fresques écrites pendant sa jeunesse (Peer Gynt, Brand, Les Prétendants à la Couronne) *que pour ses pièces contemporaines écrites à l'âge mûr, qui critiquent le fonctionnement d'une société basée sur le mensonge et le faux-semblant, comme* Maison de Poupée, Un Ennemi du Peuple *ou* Le Canard Sauvage.

Prix : 13,50 €
ISBN : 978-2-487987-10-4

EDITIONS DU BRIGADIER

Personnages

Jørgen Tesman, historien de la civilisation
Mme Hedda Tesman, sa femme
Mlle Juliane Tesman, tante de Jørgen
Mme Thea Elvsted
Le juge Brack
Eilert Løvborg
Berte, domestique des Tesman

La pièce se passe dans la villa des Tesman.

Acte premier

Un grand salon, meublé avec goût et décoré de tentures sombres. Au fond, une large porte dont les rideaux sont ouverts, et qui conduit à une autre pièce, plus petite, meublée et décorée dans le même style que le salon. À droite (dans le salon), une porte à deux battants conduit au vestibule. À gauche, en face de celle-ci, une porte vitrée, dont les rideaux sont également ouverts. À travers les vitres on aperçoit une véranda couverte et, plus loin, des massifs d'arbres jaunis par l'automne. Au milieu du salon, une table ovale couverte d'une nappe épaisse et entourée de chaises. Plus près, à droite, une large cheminée en faïence sombre, un fauteuil à haut dossier, un repose-pieds et deux tabourets. Au fond, dans le coin de droite, un canapé d'angle et une petite table ronde. Au premier plan, à gauche, à quelque distance du mur, un sofa. Plus au fond, au-delà de la porte vitrée, un piano. À droite et à gauche de la porte du fond, des étagères chargées de bibelots en terre cuite et en majolique. Dans la seconde pièce, adossé au mur du fond, un sofa, avec une table et quelques sièges. Sur le mur, au-dessus du sofa, un portrait, représentant un bel homme d'un certain âge, en uniforme de général. Au-dessus de la table, une suspension à globe dépoli. Au salon, des bouquets de fleurs dans des vases et dans des verres posés çà et là ; d'autres bouquets sont simplement jetés sur les tables. D'épais tapis recouvrent le parquet des deux pièces. Lumière du matin. Des rayons de soleil entrent par la porte vitrée.*

Mlle Juliane Tesman, en chapeau, une ombrelle à la main, entre, venant du vestibule, suivie de Berte, qui porte un bouquet enveloppé de papier. Mlle Tesman est une femme d'environ soixante-cinq ans, d'une physionomie aimable et bienveillante. Elle porte un tailleur gris, simple mais de bonne coupe. Berte est une bonne d'un certain âge. Elle a une figure simple et une tournure un peu campagnarde. Mlle Tesman s'arrête devant la porte et écoute un instant.

Mademoiselle Tesman, *à mi-voix.* — On dirait vraiment qu'ils ne sont pas encore levés.

Berte, *de même.* — C'est bien ce que j'ai dit à Mademoiselle. Pensez donc, le vapeur est arrivé si tard dans la nuit. Et après ça, ah grand Dieu ! Si vous saviez tout ce que la jeune dame m'a fait déballer avant de se mettre au lit !

Mademoiselle Tesman. — Oui, oui, laissons-les se reposer. Je veux seulement qu'en entrant, ils puissent respirer l'air du matin.

*Sorte de faïence émaillée

Elle s'approche de la porte vitrée et l'ouvre grand.

BERTE, *qui se tient embarrassée près de la table, le bouquet à la main.* — Ma foi ! Il ne reste plus une seule place où le mettre. Je puis bien le poser là, n'est-ce pas, Mademoiselle ?

Elle pose le bouquet sur le piano.

MADEMOISELLE TESMAN. — Eh bien ! Te voici donc chez tes nouveaux maîtres, ma chère Berte. Dieu sait, si j'ai eu de la peine à me séparer de toi !

BERTE, *prête à pleurer.* — Et moi donc, Mademoiselle ! Qu'est-ce que je devrais dire ? Moi qui ai mangé le pain de ces demoiselles, Dieu sait combien d'années !

MADEMOISELLE TESMAN. — Berte, nous devons prendre la chose avec calme. On ne pouvait vraiment pas faire autrement. Il faut que tu sois auprès de Jørgen, vois-tu. Il a besoin de toi dans sa maison. Tu t'es occupée de lui depuis sa plus tendre enfance.

BERTE. — Oui, Mademoiselle, mais ça me fait bien de la peine de penser à notre pauvre malade à la maison. Toujours couchée, incapable de se débrouiller seule ! Et cette nouvelle bonne ! Jamais de la vie elle ne parviendra à la servir comme elle veut l'être.

MADEMOISELLE TESMAN. — Oh ! Je saurai bien la dresser. Tu comprends : le plus important, c'est toujours moi qui le ferai. Pour ce qui est de ma pauvre sœur, tu n'as pas besoin de tant t'inquiéter, ma chère Berte.

BERTE. — Oui, mais il y a encore autre chose, Mademoiselle. J'ai vraiment peur de ne pas convenir à la jeune dame !

MADEMOISELLE TESMAN. — Oh ! Mon Dieu, cela clochera peut-être un peu au début.

BERTE. — C'est qu'elle est, pour sûr, bien difficile à servir.

MADEMOISELLE TESMAN. — Tu peux le croire. La fille du général Gabler ! Avec les habitudes qu'elle avait du vivant du général ! Te souviens-tu du temps où on la voyait passer à cheval avec son père ? Elle avait une longue jupe en drap noir et des plumes à son chapeau.

BERTE. — Je crois bien que je m'en souviens ! Ah, grand Dieu ! Si je pouvais imaginer alors, qu'elle et l'agrégé, ça ferait un couple.

MADEMOISELLE TESMAN. — Moi non plus je ne l'aurais pas cru. Mais, pendant que j'y pense, Berte, dorénavant tu ne dois plus appeler Jørgen, l'agrégé ; il faut dire : « Monsieur le docteur ».

BERTE. — Oui, c'est ce que la jeune dame m'a dit cette nuit, à peine entrée. Est-ce vrai ça, Mademoiselle ?

MADEMOISELLE TESMAN. — Assurément. Pense donc, Berte, ils l'ont fait docteur à l'étranger... ; pendant le voyage, tu comprends. Je n'en savais rien, avant qu'il le dise en descendant du bateau.

BERTE. — Oh oui ! Pour sûr qu'il pourra devenir tout ce qu'on veut. Intelligent comme il est ! Mais je n'aurais jamais cru qu'il se mettrait aussi à soigner le monde.

MADEMOISELLE TESMAN. — Non, il n'est pas cette sorte de docteur. *(Hochant la tête d'un air important :)* D'ailleurs il se pourrait que tu aies bientôt à lui donner un titre qui sonne encore mieux.

BERTE. — Pas possible ! Qu'est-ce que ça pourrait bien être, Mademoiselle ?

MADEMOISELLE TESMAN, *souriant.* — Ah ! Tu voudrais le savoir ? *(Avec émotion :)* Oh ! Mon Dieu ! Si mon pauvre Jochum pouvait sortir de sa tombe et voir ce qu'est devenu son petit garçon ! *(Regardant autour d'elle :)* Mais, dis donc, Berte ! Qu'as-tu fait là ? Pourquoi avoir enlevé les housses de tous les meubles ?

BERTE. — C'est Madame qui m'a dit de le faire. Elle ne peut pas souffrir les housses, m'a-t-elle dit.

MADEMOISELLE TESMAN. — Est-ce qu'ils veulent donc se tenir là tous les jours ?

BERTE. — À entendre Madame, on le dirait bien. Car lui, le docteur, je ne l'ai pas entendu dire un mot.

Jørgen Tesman entre en fredonnant par la porte de droite de la pièce du fond. Il tient à la main un sac de voyage ouvert et vide. C'est un homme de trente-trois ans, de taille moyenne, d'aspect juvénile, un peu replet, à la figure ronde, franche et réjouie, à la chevelure et à la barbe blondes. Il porte des lunettes et est vêtu avec un peu de de négligence d'une tenue d'intérieur, ample et confortable.

MADEMOISELLE TESMAN. — Bonjour, Jørgen !... Bonjour !

TESMAN, *dans l'embrasure de la porte.* — Tante Juliane ! Chère tante Juliane ! *(Allant à elle et lui serrant la main :)* Comment ! Te voici là ! De si bonne heure ! Hein ?

MADEMOISELLE TESMAN. — Tu comprends bien que je devais passer vous voir.

TESMAN. — Et cela sans avoir pu vraiment te reposer cette nuit ?

MADEMOISELLE TESMAN. — Oh ! C'est sans importance !

TESMAN. — Allons ! Es-tu au moins rentrée chez toi sans encombre ?

MADEMOISELLE TESMAN. — Oui, Dieu merci ! Le juge Brack a eu la bonté de m'accompagner jusqu'à la porte.

TESMAN. — Cela nous a fait de la peine de ne pas pouvoir te prendre dans notre voiture. Mais tu as bien vu. Hedda avait tant de cartons !

MADEMOISELLE TESMAN. — Oh oui ! Elle en avait, des cartons.

BERTE, *à Tesman.* — Je devrais peut-être aller chez Madame, voir si elle n'a pas besoin de moi ?

TESMAN. — Non, Berte, c'est inutile. Je te remercie. Elle m'a dit que si elle avait besoin de quelque chose, elle sonnerait.

BERTE, *passant à droite.* — Alors ! C'est bien.